

# La Marionnette

## JOURNAL SATIRIQUE

Paraissant le Dimanche

Les Abonnements pour Lyon ne sont pas reçus.

Les manuscrits et la correspondance devront être adressés à

E.-B. LABAUME

Cours Lafayette, 5

Départements :

4 fr. par semestre

DÉPÔTS A LYON : CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.

Et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

Les lettres non-affranchies seront refusées.

Les manuscrits non-insérés ne seront pas rendus.

Bureaux : A l'Imprimerie, Cours Lafayette, 5,

### HISTOIRE VÉRIDIQUE ET LAMENTABLE

#### DES PUIITS DE SAINT-IRÉNÉE.

Venez, gones de Forvière,  
Des Tapis, des Capucins,  
D' St-Paul et des Jacobins  
Même de la Guillotière  
Apprendre un événement  
Qu' vous paraîtra t'effrayant.  
De Trion au Trois-Marie  
Les pompes ne pissent plus  
Et les mamis de St-Just  
Vont crever de la pépie  
Pac' qu'y ne peuvent pas avoir  
D' l'eau l' matin ni le soir.

Les genses et les salades,  
Depis quatre ou cinq étés,  
Sont bigrement embêtés  
Et sont tous tombés malades  
A caus' de l'occasion  
De cette invention.

C'te épouvantable détresse  
Nous vient du chemin de fer,  
Qui ne sait rien que nous fair'  
De z'ennuis de toute espèce ;  
Y tâche de nous désécher  
Pour pouvoir mieux nous écorcher.

Nous ons pour nous la Justice,  
Nos petitions, nos papiers,  
M'sieu le Maire et les pompiers,  
Forvière que nous est propice  
Et les gones de Trion  
Que ne sont pas de capons.

Mais nos ennemis, sans crainte,  
Disent qu'y sont protégés  
Par de z'amis z'haut placés,  
Que se fichent de notre plainte,  
Et mèneront par le nez  
St-Just et St-Irénée...

Y en a comme ça sepetante troisses sur l'air de  
*Fualdès*, si vous voulez je vous les dirai tous...  
Mais ça, c'est la chanson, la vérité c'est que les  
pompes ne marchent plus là-haut, on a beau les  
sigogner y en sort pas plus d'eau que de vin ; et  
la cause de tout ça c'est le chemin de fer qu'a  
manigancé sous sa grande voute, une chanée que  
n'en finit plus et que fait rigoler toute l'eau des  
Minimes, de Choulan, des Macchabées, jusqu'en

brûle des bougies ou de l'huile de pétrole, porte des pa-  
letots et mange des cotelettes, — quand il peut.

Lorsqu'il y a quelque trente ans, on discuta à l'as-  
semblée législative la loi sur la propriété littéraire, un  
des membres de la majorité déclara qu'il n'était pas bon  
de voter une loi dans l'intérêt des littérateurs, attendu  
que la misère constituait une des conditions presque in-  
dispensable pour qu'un écrivain eut du talent, et que ses  
facultés se développaient mille fois mieux dans la famine  
que dans l'abondance des vivres.

C'est à ce propos qu'Alphonse Karr écrivit dans ses  
*Guêpes*, que l'opinion du député lui paraissait concluante  
et qu'on pourrait rédiger la chose en aphorismes dans le  
genre des recettes de la Cuisinière Bourgeoise :

Le lapin aime à être écorché vif.

Le poète aime à mourir de faim.

Le député préfère manger.

Toujours est-il que le poète passe pour être en proie  
à une triogale perpétuelle, et un fils qui dirait à son père  
qu'il a l'intention d'embrasser ce métier verrait sa pro-  
position accueillie avec un peu plus de sévérité que s'il  
lui annonçait qu'il a le projet de travailler sur les routes  
impériales.

On voit cependant des poètes manger à leur appétit,  
quelques uns ont des maisons en ville et des rentes sur  
l'Etat, mais c'est une exception qui confirme la règle.

Perrache, nom d'un rat ! Je sais pas rien comment  
qu'y n'ont pu faire moi, y z'ont de z'ingénieux que  
connaissent toutes les rebriques pour emboconner  
le monde. Enfin c'est comme ça depis cinq ans,  
gn'y a plus d'eau à St-Just mais là, vrai sans blague,  
moi j'en savais rien, pas plus que vous autres ;  
je montais ben à St-Just, aux Menimes, à Loyasse  
mais je m'étais pas aperçu de rien du tout, je fais  
pas attention à l'eau, ah ! si gn'avait que moi,  
mais y a les jardiniers qu'en ont de besoin pour  
faire pousser les petites raves, les bargeoises pour  
faire la soupe, et les merchands de vin que sont  
ben trop bons chrétiens pour vendre des bouteilles  
que soyent pas batisées. Tout ce monde là quin-  
chent, gueulent, bavent pace qu'y peuvent plus  
rien faire.

Tout de même je m'en doutais pas du tout  
lorsque, le jour de l'an, le père Tempia, un vieux  
canezard que reste à la cime du Gorguillon, n'esse  
venu me voir et m'a débabiné toute l'affaire.

— Mais, nom d'un rat ! p'pa, que je ly dis,  
comment que ça n'esse arrivé, toutes les pompes  
que sont devenues toutes tarites, rien que d'un  
coup ! mais, cristi ! y n'était ben joliment échauffé  
le man i qu'a reliché tout ce bonillon.

— Pardienne, c'est le chemin de fer pour faire  
aller sa vapeur.

Te sais que le chemin de fer passe sous St Just  
à côté du grand reservoir que fournit toutes les  
pompes ; et ben, en passant à côté, un jour que  
fessait chaud et qui suait, y n'en a goûté, y l'a trou-  
vée bonne et y nous l'a sifflée.

— Toute en plein ?

Il faut tout dire : de nos jours la condition du poète  
est meilleure qu'autrefois : au bon temps il était consi-  
déré à peu près comme un batelet r de bas étage, et les  
gentilshommes pouvaient impunément le faire batonner  
par leurs valets, — aujourd'hui le duc de Perigny ne  
pourrait pas se permettre de faire rosser Victor Hugo  
sans encourir le blâme des honnêtes gens.

Le poète est d'un caractère doux et inoffensif, quel-  
ques-uns sont désagréables lorsqu'ils ont la manie de  
vous réciter leurs vers, mais on en voit rarement couper  
leurs semblables en plusieurs morceaux.

Il n'est pas indispensable de faire des vers pour être  
poète ni d'être poète pour faire des vers.

Ainsi de M. Belmontet qui est député, de M. Viennet  
qui est académicien, de M. Gaspard Bellin qui est juge  
suppléant.

Dans sa jeunesse, lorsqu'il met le pied à l'étrier de Pégase,  
le poète laisse pousser ses cheveux jusqu'au milieu du dos  
et se coiffe de chapeaux bizarres ; plus tard il reconnaît  
que le talent ne consiste pas toujours dans des cheveux  
mal peignés ou dans la forme d'un chapeau, — et il s'ha-  
bille comme vous et moi.

D'où il suit que le poète est un homme peu dangereux,  
et de mœurs tranquilles qu'on peut fréquenter sans trop  
se compromettre.

### FEUILLETON de la MARIONNETTE

#### PAR LE PETIT BOUT DE LA LORNETTE

##### Le Poète

Le poète est un être bizarre qui, s'imaginant que  
l'homme est composé d'autre chose que de quatre  
membres et d'un estomac s'amuse à écrire un tas de  
billevesées sur l'âme, le cœur, l'imagination, l'amour, etc.

C'est pourquoi les gens qui ne sont pas de cet avis,  
et le nombre en est grand, pensent que le poète devrait  
habiter le sommet des monts, vivre de l'air pur des al-  
titudes, s'habiller d'une nuée, et écrire ses œuvres à la  
lueur des étoiles.

Malheureusement les imperfections de la nature hu-  
maine ne lui permettant pas une existence aussi im-  
matérielle, le poète habite entre quatre briquetages,

— Toute.

— Et vous restez là en place sans piper le mot comme de panosses, vous autres, les vieux Macchabées !

Ah ! que si ; nous ons tout de suite été trouver un avocat qu'a toute espliqué l'affaire et toutes raconté les voleries depis A jusqu'à Esse ; là comme y faut, en plein Palais-de-Justice, du beau devant des huissiers, des griffiers, des avanglés, des chefs-juges de toutes les autorités, quoi ; fallait voir comme y vous l'a saraboulé le chemin de fer, y l'a fait passer par un petit chemin, va, qu'avait pas de cailloux.

— Ah ! ah ! Et pis après !

— Pis après, les chefs-juges ont condamné le chemin de fer à degobiller les eaux qui nous avait lichées, après ça à nous abouler quinze mille francs de demnité et deux cent francs par jour tant que nos pompes remarcheraient pas.

— Cristi ! la bonne affaire alors si elles vont pas encore.

— Oh ! ben voui, mais nom ; attend donc un mement, ça a pas fini comme ça : les mannis du chemin de fer n'ont rechigné, comme te penses. Nous ont été à la Cour de l'Impériale qu'a pas jugé ; nous vons ensuite à Paris au Conseil d'État qu'a rien jugé non plus, et nous nous renvenons à la Cour sus l'impériale que n'a pas mai jugé que la première fois.

— Allons donc, farceur, pas jugé, ah ! y jugent ben que trop à me n'idée, nom d'un rat !

— Ah ! je te jure... mais nom de nom j'oublie que je n'ai mon pannaire et qu'y faut que je débobine de complimentations de jour de l'an.

### LE JOUR DE L'AN DE GUIGNOL.

Ah ! mes pauvres frangins, je sis en pleine patraque aujourd'hui. Je n'aurais volu vous repasser un baluchon de chenues histoires, vous débobiner une tapée de gognandises, mais gn'a pas mèche. gn'a de grabuge dans ma boîte à cornes, je sis encore tout petalé, tout esquiné de ce jour de l'an. Voui, p'pa qu'Embaume, gn'a pas de justice de me sarabouler comme ça, vous n'avez biau faire vos z'œils tout blancs, gn'a pas de bon sanque de bouliguer tant que dure dure un pauvre gone que n'aurait ben pus d'aise de s'escanner en promenade, de s'n'aller se bambanner pour digérer tout ça d'amiquié et de complimentations qui n'a z'œu c'tte semaine. Gn'a tant de mes liseurs que m'ont refilé de lettres de bon'alliance, de douceurs, de craquelins, de diagées, de chocolats, que je n'ai torché chicardement, que je sais pas tant s'lement comment les y remercier.

Oh ! z'enfants, je voudrais n'avoir les bras longs comme les pifs des assionnaires du crédit morbiller pour vous écramailler tous sus me estôme comme de matefains.

Portant vous n'avez pas reluqué que je recevais de z'invises comme M'ssieu Chevreau, M'ssieu Gaulot ou M'ssieu Palikao, mais vous savez ben que je sis toujours disposé à recevoir les canants et les canantes que veulent me faire peter la miaille ; gn'a même de colombes que n'avaient de frimousses agriables tout plein et que je n'ai reliché comme de meringues ou de pralines. Pis, gn'avait pas de besoin de se colier sus le dos de panaires neufs, ou d'enfiler de culottes avec de bandes d'or ou d'argent, pour me reluquer. C'était pas de peine de se faire chiner dans un locati ou un rongeur avé de ces pauvres rosses qu'ont l'air si panosses pour s'escanner dans de z'appartements me souhaiter le bon jour, la bonne année, et le paradis à la fin de mes jours. C'est tout à la bonne flanquette avé moi et ceusses que se sont dérangés pour me renucler ma margoulette y z'y ont fait sans rechigner, sans bougonner, et même ben aises. C'est pas comme les grands

et les fameux ousqu'on va pour s'emmieller, qu'y z'ont toujours de z'airs de nous dire : Je sis pas pus ici pour me faire de bosse que vous, tant pus tôt, vous aurez lâché vos blagues, tant pus tôt vous me ferez plaisir de fichier le camp.

Je n'avais ben de z'idées de faire scurpter mon potrait de ressemblance en grand par M'ssieu Lemerrier de Neuville, d'y apondre de fils au bap-tème et au coquelichon, aux guiboles et aux bras et pis de lâcher quèques sous à z'un facteur réuni que n'aurait tiré les ficelles et que m'aurait fait gigauder en magnère de salutance quand y serait venu du monde cogner à ma porte. Ça n'aurait été tout plein chenu, te pas ? mais c'est z'une idée que je veux vendre à un Parfait pour l'an que vient.

Je n'avais ben tramé d'autres longueurs dans ma caboche et mon cervelet n'avait maginé de pièces montées à corps et à lisses avec un 800 de mécanique. Je n'étais en révassion que nos chelus apinchaient sus de grandes pancartes :

Les prisons de l'Empire ne recevront plus le 1<sup>er</sup> janvier 1868, de journaliseurs ni de plumassiers, mais rien que de piqueurs d'once et de filous.

Les banquiers et les banquistes ne recevront plus le 1<sup>er</sup> janvier les pécutiaux du pauvre monde pour n'en garder la moitié et lâcher le restant à de pilleraux que lichent tout le St-Frusquain de z'honnêtes ceusses avé leurs crédits qui n'en n'ont pas, leurs caïsses sans fonds, leurs chemins de fer dans la lune et leurs emprumptions du roi d'Araucanie.

M'ssieu Bisquemal ne recevra pas le 1<sup>er</sup> janvier 1868 ses petits benonis de z'inconfédérés pour leur z'y manger le poil sus le dos.

M<sup>me</sup> l'Italie recevra, le 1<sup>er</sup> janvier 1868, de pécutiaux pour y rendre à tous ceusses que ce sont pas méfié et qui ont prêté leurs yards, mais recevra pas M. Garibaldi, que quince trop fort, que fait rien que de z'incamos et que prend trop de poudre d'escampette.

M<sup>me</sup> l'Angleterre recevra le 1<sup>er</sup> janvier 1868, ces pauvres cavets de z'Irlandais, de z'Écossais, de z'Écossais, leur z'y arrapera pus leurs espinchiaux et leur z'y donnera de pain et de truffes à chiquer pour qu'y crevognent pas de faim et fichent pas le feu de partout.

M'ssieu Niel ne recevra pas le 1<sup>er</sup> janvier 1868, ceusses que voudront être sordats militaires pâce que gn'y aura pus besoin de Chassepots ni de canons rayés et que gn'aura pus de chapotement de coquelichon.

M'ssieux les fabricants recevront le 1<sup>er</sup> janvier 1868, les canezards taffetaquiers et satinaires et leur z'y augmenteront leurs façons avé de la bonne ouvrage et de trames sèches en plein.

M'ssieux les boulangers recevront le 1<sup>er</sup> janvier 1868, les Lyonnais et leur z'y vendront le pain à 6 yards la livre.

M'ssieux les potringueurs et les médecins recevront le 1<sup>er</sup> janvier 1868, les genses malades et leurs y rendront la santé.

M'ssieu....

Ah ! z'enfants, que biaux rêves ! laissez-moi me bassouiller dans ce geriot de z'espérances comme une muche dans un tonneau de melasse et n'allez, en attendant que le printemps s'avance, reluquer toutes les gandoises que je n'ai détrancané pour vous et que je n'ai fourré dans m'Armanach-Guignol, qu'esse les étrennes que mes guerdins de rédacteurs ont tramé pour tous les t'amis de la Marionnette et qu'y n'ont pinceté si longtemps pour vous z'y faire avaler sans qu'y oye ni bouchons, ni z'arbalètes, ni trames tirantes.

A prepos, z'enfants, nous vons tirer les Rois lundi ; samedi prochain je vous détrancannerai en images, vos boyes en éclapèrent.

## ULTIMA RATIO

L'HOMME, lisant

« Tel est le corps de l'homme. A sa noble structure  
« On reconnaît soudain le roi de la nature...  
« Mais ce parfait chef-d'œuvre, à grands traits esquissé,  
« Par la beauté de l'âme est cent fois surpassé... »  
C'est signé Fénelon. De forts belles paroles !

LA BÊTE

Ce sont, à mon avis de pures fariboles,  
Eclores d'un cerveau rempli de vanité  
Et connaissant bien peu la pauvre humanité.  
— L'homme seul est méchant ! — Je l'ai dit, je l'affirme,  
Et tout ce que je vois aujourd'hui le confirme.  
Il n'est pas d'animal grouillant sous le soleil  
Qui, pour faire le mal, à l'homme soit pareil.

L'HOMME

Bah ! le lion, le loup, le serpent, la punaise,  
Le moustique et le tigre en prennent à leur aise.  
Et, depuis le plus grand jusques au plus petit,  
Ils ne se gênent pas, quand ils ont appétit,  
Pour s'entre-dévorier !

LA BÊTE

Ils le font sans colère,  
Sans haine et simplement afin de satisfaire  
Le besoin naturel que Dieu leur imposa.  
Pourriez-vous soutenir, — jamais nul ne l'osa, —  
Qu'en mangeant un mouton, le loup commette un crime,  
Lui qui sera demain d'un lion la victime !  
Pas plus que vous, mon cher, quand vous mangez du  
Des huitres, du faisan, l'argument n'est pas neuf. [boeuf.  
Non, c'est dans la nature une loi d'équilibre.  
Et de faire autrement la bête n'est pas libre ;  
Du reste, un vieux proverbe, — on en trouverait deux,  
Dit que jamais les loups ne se mangent entre eux.

L'HOMME

Nous ne nous mangeons pas entre nous, que je sache.  
A moins que l'on ne soit Iroquois ou Malgache.

LA BÊTE

Eh ! quand vous le voudriez, vous ne le pourriez pas  
Fissiez-vous chaque jour trois ou quatre repas ;  
Car vous vous égorgez par centaines de mille  
Comme des forenés, pour un motif futile  
Et sans nécessité, mais par ambition,  
Orgueil, faux point d'honneur, intérêt, passion ;  
Là pour un parchemin, ici pour un fétiche,  
Pour un lopin de sol que vous laissez en friche,  
Invoquant aujourd'hui le blanc, demain le noir,  
Erigeant ce matin et renversant ce soir !  
Selon le bon plaisir du pacha qui gouverne  
Et vous tient engraisés dans l'obscur caserne,  
Parqués, matriculés et le glaive en sautoir,  
Race de moutonnax qui sentez l'abattoir.  
Lorsqu'au bout d'un bâton l'on vous montre une loque  
Alors d'un pôle à l'autre, il faut qu'on s'entre-choque,  
Et quand sur votre globe on jette les regards  
On voit sur tous les points des cadavres épars,  
Du sang, des pleurs, des cris, des agréments de rage,  
Le famine et la peste achevant votre ouvrage...  
A peine est-ce fini que vous vous'empressez  
De trouver un prétexte et vous recommencez !  
Mais la raison, voyons ! cette flamma immortelle,  
Cette faveur divine à quoi donc sert elle ?

L'HOMME

Entre nous, la raison, disant son dernier mot,  
Fabrique en ce moment des fusils Chassepot.

LA BÊTE

Je m'en doutais. Eh ! bien ! une chose m'étonne  
C'est que le Créateur qui vous voit de son trône  
Occupe nuit et jour à vous rompre les os,  
Ouvriers mécontents de son œuvre imparfaite,  
D'un signe de son doigt brisant votre planète  
Ne vous replonge pas dans l'éternel chaos !

SANCHO PANÇA

COURRIER DE PROVINCE

Dans ce temps où les chroniqueurs courent après un sujet comme un fonctionnaire après une décoration, je ne commettrai pas la sottise de laisser échapper le jour de l'an sans en faire l'objet d'un article : — avec d'autant plus de raison que je suis en habit, au moment où j'écris ces lignes.

Le premier janvier est le jour de l'année où l'on rencontre par les rues le plus de mendiants et de chapeaux à claque, ce qui inspire une profonde tristesse. Chacun met sa livrée et découvre la chaîne à laquelle il est attaché. Les uns tendent la main, les autres tirent des coups de chapeaux, je n'ai vu qu'un homme qui m'a paru indépendant : il avait des bas sales.

Et, à propos, pourquoi célèbre-t-on le premier jour de l'année. Je n'ai jamais rencontré une seule personne qui ne s'écriât : Le jour de l'an, oh ! quelle scie ! les cadeaux, les étrennes, les visites ! le jour de l'an est assomant, insupportable pour tout le monde ; pour les employés qui la bouche en cœur, vont souhaiter des jours prospères au patron qui, la veille, leur a refusé une augmentation d'appointements, pour les subordonnés de tous galons qui vont se courber en arc de cercle devant un supérieur dont ils voudraient voir les jours s'abrèger le plus possible afin de prendre sa place, — pour la quantité innombrable de gens qui escaladent rampes d'escaliers sur rampes d'escaliers, dans l'unique but de dire à un Monsieur ou à une Dame parfaitement indifférents : « Il fait un froid de loup, — ou un temps de chien, etc. » Ce jour n'est agréable que pour les marchands et les conseillers : or, ceux-ci et ceux-là ne constituent pas dans la société une classe assez nombreuse et assez puissante pour se permettre d'embrasser toutes les autres.

Hé bien ! pourquoi ne supprime-t-on pas le jour de l'an ! Pourquoi ne se trouve-t-il pas un chef de gouvernement qui promulgue un décret ainsi conçu :

« Considérant que le premier jour de l'an n'est qu'une occasion de dépenses ridicules et qu'un prétexte à hypocrisies de tout genre.

» Arrêtons que le jour l'an est aboli et qu'à l'avenir il cessera de paraître.

Pourquoi ? parce que nous autres Français, nous sommes le peuple le plus spirituel de la terre, un grand peuple puissant et riche qui gagne des batailles et paye pas mal d'impôts ; un peuple qui a fait les immortels principes de 89, dont on n'a pas parlé depuis longtemps, un peuple de quarante millions d'habitants qui va désormais pouvoir mettre un fusil aux mains de douze cent mille hommes, — mais que nous sommes parfaitement impuissants à supprimer une habitude qui nous gêne, un usage qui nous agace, et qu'il nous serait plus facile de faire un nouveau quatre-vingt-treize, que de prendre la résolution énergique de ne pas donner, à un jour dit, cent sous à notre concierge.

Toujours est-il que nous voilà en 1868, nous payerons nos impôts au mois de mars et au mois de septembre, — nos loyers aux mois de juin et de décembre, nous nous ferons quelques procès, nous nous laisserons prendre notre argent par quelques organisateurs de sociétés en commandite pour la recherche de mines de talons de bottes, nous applaudirons quelques pièces idiotes, nous couvrirons de fleurs quelques phénomènes de foire, nous jetterons des billets de banque à quelques filles de trottoirs, nous tirerons notre chapeau à quelques gredins enrichis, — nous continuerons en un mot, mes chers lecteurs, à être aussi sots, aussi ridicules et aussi vaniteux qu'en 1867, — tout ce que je vous souhaite, c'est de ne l'être pas davantage.

Un correspondant, qui doit être un collégien m'envoie la liste de tous les professeurs actuels du lycée, en m'indiquant les traits principaux de leurs physionomies.

Ces renseignements me fortifient dans ma conviction que Mgr de Bonald s'est évidemment exagéré les charmes de ces Messieurs, et que la mère pourra sans danger en permettre la vue à sa fille.

Maintenant voulez-vous que je vous dise toute ma pensée ? Si quelqu'un court le danger d'être séduit dans cette affaire, ce sont les professeurs et non les élèves. Pourquoi n'a-t-on pas examiné la question à ce point de vue ? voyez-vous d'ici tous les professeurs d'un lycée poursuivis en séparation de corps ? Mesdames les professeurs veillez !

Wilhelm GIRL.

Nous avons publié la semaine dernière une lettre fort courtoise du reste, dans laquelle M. Luville, président de l'Alliance Israélite de Lyon, protestait énergiquement contre l'histoire de l'enlèvement du jeune Rosenthal.

Le Courrier de Lyon dont nous avons invoqué le témoignage est intervenu dans le débat, et notre confrère

M. Eugène Jouve, après quelques observations toutes gracieuses à notre endroit, a cité un article de l'Opinion nationale qui ne saurait laisser aucun doute sur la véracité de l'étrange récit qui a fourni matière aux réflexions de notre collaborateur Wilhelm Girl.

Et maintenant nous demanderons simplement à M. Luville de témoigner au sujet de l'enlèvement du jeune Rosenthal une indignation égale à celle que lui a fait éprouver l'enlèvement du jeune Mortara, — à propos duquel nous ne partageons pas l'indulgence du Courrier de Lyon.

Selon nous, la sottise, le ridicule et l'intolérance ne doivent jamais changer de nom, qu'ils se coiffent d'un bonnet phrygien ou d'un bonnet carré.

A TRAVERS LA SEMAINE

Un M. Langlois de Paris a failli être étranglé par des gardes-municipaux pour s'être permis de siffler une fille du nom de Silly qui venait faire des cascades indécentes devant deux mille personnes au théâtre de la Porte-St-Martin.

Il y aurait deux manières de réparer une pareille ignominie :

1° Pourrir un peu de prison à ce garde-municipal qui protège les mœurs en étranglant un spectateur justement indigné ; 2° amener la fille Silly sur la scène et lui faire donner le fouet publiquement par quatre crocheteurs.

Je garantis que cette correction méritée, lui ôterait à elle et à ses compagnes l'envie de se livrer à ces dévergondages de gestes que l'on réprime avec moins d'ardeur que les cris séditieux.

\*\*

Des gens ordinairement mal informés nous affirment qu'une guerre est imminente entre l'Italie et l'Espagne.

Les belligérants auraient dit-on l'intention de charger leurs armes avec des pièces de monnaie.

Il est à croire alors que les combattants se feront des politesses pour engager le feu, et ce sera le cas ou jamais de s'écrier : — tirez les premiers, messieurs les Anglais.

\*\*

Une anecdote de circonstance.

C'était à une revue : il faisait un froid à donner des engelures à un ours blanc.

Un jeune officier de hussards pimpant, frisé et tiré à quatre épingles, grelottait sur son cheval en attendant le défilé.

— Vous avez l'air d'avoir beaucoup froid mon lieutenant, lui dit un vieux sergent à la moustache en cascade.

— Oui, je suis littéralement gelé, j'ai surtout les pieds dans un état...

Ah ! les pieds, — tenez mon lieutenant, voulez-vous que je vous donne un moyen sûr pour avoir chaud aux pieds pendant l'hiver.

— Oui parbleu, si tu en connais un.

— Oh mais là, un moyen voyez-vous, depuis que je l'ai essayé, je me f... de la gelée comme d'une vieille étrille.

— Hé bien ! ce moyen ?

— Avec ça, mon lieutenant, vous pouvez être certain de...

— Voyons, dis-donc vite.

— Vous êtes pressé, je comprends, ce moyen mon lieutenant...

— Allons, allons, sacrebleu !

— C'est de mettre des chaussettes dans vos bottes.

JACQUES DANIEL.

BIBLIOTHÈQUES DU SOIR

Lundi six janvier, doivent s'ouvrir au Palais St-Pierre les bibliothèques du soir sous la direction de M. Joséphin Souvary, qui déserte la Préfecture et va pouvoir consacrer à sa muse les heures qu'il perdait avec les actes administratifs.

Les bibliothèques du soir ont pour but d'offrir aux ouvriers notamment, des distractions autres que celle de s'abreuver de petit bleu ou de liqueurs fortes dans les cabarets du coin.

C'est donc une fondation bonne et utile, et le choix du bibliothécaire saura, nous en sommes certains, rallier toutes les sympathies.

La Neuvaine à St-Joseph.

Hélène avait dix-sept ans, un museau gentil à croquer, un cœur tout neuf et une âme vierge ; elle appartenait en outre, en qualité d'ouvrière, à une honorable dame \*\*\*, lingère, dont les rigoureux principes religieux ne laissaient rien à désirer et qui possédait une confiance illimitée dans les saints du paradis.

Malheureusement, la crainte de coiffer Ste-Catherine troublait ses nuits sans sommeil et le démon du mariage poursuivait l'innocente et naïve enfant de ses mauvais rêves.

Mon Dieu ! Madame, ne cessait-elle de répéter à sa respectable patronne, je voudrais bien me marier, il faut que je me marie, un époux, ou la mort !

— Chère petite, répondit la duègne, puisque tout nous vient de Dieu, priez, priez toujours et surtout n'oubliez pas de faire une neuvaine à St-Joseph.

Le conseil fut suivi : on acheta un St-Joseph de dix sous, quelques bougies des huit et chaque soir, agenouillée dans sa chambrette, l'enfant suppliait le Bienheureux de lui envoyer — franc de port — la moitié qui lui manquait.

Mais la neuvaine finie, rien ne vint, deux semaines s'écoulèrent sans que le plus petit prétendant vint frapper à la porte de M<sup>me</sup> \*\*\*, et au cœur de la pauvre, si bien qu'un beau matin, transportée d'une irrévérencieuse colère, Hélène saisit le saint par la tête et ma foi le lança à travers la fenêtre dans l'espace en l'accompagnant de ces mots dont j'adoucis l'expression :

— Tiens, mauvais St-Joseph, tu n'es bon qu'à f...icher à la rue.

Je vous laisse à penser la sainte fureur de la patronne en voyant ainsi porter une main coupable sur l'habitant des cieux, — et comme si on jette une statue par la fenêtre, c'est comme lorsqu'on sème des giroflées dans un petit pot, il vient toujours un sergent-de-ville ; — pendant que M<sup>me</sup> \*\*, les bras levés au ciel, le prenait à témoin du sacrilège de la jeune fille, le tricorne du fonctionnaire apparut à la porte, légèrement cabossé par le Bienheureux dont il avait reçu toute la charge sur la tête.

Hélène désespérée et tremblante pour les suites de sa mauvaise action, crut attendre l'agent de la force publique en lui narrant la cause et la malheureuse issue de la neuvaine, mais sans se laisser vaincre par ses larmes, inflexible et dur comme la loi, celui-ci s'empressa de prendre les noms et prénoms de la délinquante pour verbaliser comme de droit. Puis, quelques jours après, le représentant de l'autorité revint à la maison et s'adressant à l'imprudent enfant : Mademoiselle, mon droit et mon devoir sont de vous flanquer une amende et de vous fourrer en prison, et je suis décidé à le faire, à moins que... vous ne consentiez à accepter mon cœur, mon tricorne et mon épée que je dépose à vos pieds, car j'ai été vivement touché par St-Joseph, mon patron, qui a pesé sur moi de toute son autorité et de tout son poids.

Ai-je besoin d'ajouter que la protégée du grand saint se hâta de combler les vœux du sensible sergent-de-ville, qui aujourd'hui, brigadier de gendarmerie non loin d'ici, coule des jours tissés d'or et de soie, avec la tendre Hélène et quatre ou cinq joyeux marmots.

La chronique ajoute à cette très-véridique histoire que chaque année la St-Joseph est dignement fêtée par l'heureuse famille.

Et maintenant, célibataires, mes amis, je vous engage à raser les murailles et à vous défier des statues qui vous tomberont sur la tête.

S. BERNARD.

Réveries d'un canut sans ouvrage.

N'étant pas superstitieux, je mettrai toujours plutôt ma confiance dans les toiles de Vichy que dans celle du berger...

\*\*

Les assassins ne peuvent souffrir la race féline, car à la fin de leur carrière, ils trouvent presque toujours les chats fauz.

\* \* \*

Avec la longueur actuelle des robes de nos dames, on peut bien dire que toute l'année, elles ont les trains.

\* \* \*

Je connais une dame dont le mari médecin, parlait quelquefois du voile du palais. Certain qu'il était très-beau, elle entra l'autre jour dans un magasin et demanda à acheter quelques mètres de ce fameux voile.

\* \* \*

On se plaint que le royaume d'Italie manque de reconnaissance. Parbleu ! il n'a plus rien à mettre au mont-de-piété.

\* \* \*

La loi militaire devait s'engrener difficilement puisqu'on a choisi un rapporteur chargé de Gressier les rouages.

\* \* \*

L'année dernière, M. Rouher parlait de destruction des factions. Vaines promesses ! Je crois que si on élève l'armée à 4,200,000 hommes, on augmentera au contraire le nombre des factionnaires.

\* \* \*

La minorité peut prendre patience. Voici 15 ans que quelques députés font de l'opposition, encore 6 ans et ils auront la majorité.

Jérôme Accoca.

## NOTIONS D'ARITHMÉTIQUE.

De même que la science des astres est celle de M. Leverrier, de même l'arithmétique est celle des nombres.

On appelle nombre la réunion de plusieurs unités, quoique ce mot ne renferme ni U ni T.

Il y a des unités sans nombre : l'Unité italienne, l'Unité germanique, l'Unité de la foi, etc.

Un nombre est entier quand il n'est pas fractionnaire, il est fractionnaire quand il contient des unités et des parties, comme  $\frac{4}{2}$  et demi, il y a cependant une exception, ainsi quatre hommes et un Thiers forment un nombre entier.

Un nombre peut être pair : que de zéro ont été pairs de France !

Outre ces nombres, il y en a d'autres que l'arithmétique ne signale pas, exemple :

Le nombre singulier . . . . .	100
— fatal . . . . .	13
— ami des dieux . . . . .	3

Dix unités forment une dizaine :

Deux dizaines font : vingt Taine.

Trois — trente Hainl.

Quatre — quarante aines.

Voilà ce qu'on appelle la numération écrite.

Pour manger un melon, on le coupe en tranches, pour énoncer un nombre, on s'y prend de la même manière.

Ce système bizarre, le seul admis en France, porte le nom de système des six mâles.

### ADDITION.

L'addition a pour but de réunir en un seul plusieurs objets de même espèce ou même différents. Ainsi vous avez 3 sous disséminés dans vos poches, pour les additionner, vous les réunissez en disant : 1 et 1 font deux, et un font 3. Le nombre 3 s'appelle somme, quoiqu'on ne puisse décentement appeler 3 sous une somme, ce serait une bête de somme.

L'addition consiste aussi à dire : un potage, une douzaine, un perdreau et un bordeaux, total 15 francs ; dans ce cas, l'addition ressemble beaucoup à une soustraction.

Il y a encore une autre espèce d'addition dont l'emploi est beaucoup trop fréquent dans certains commerces, mais dont la somme oblige souvent à en déboursier une autre, comme amende. Dans ce genre d'addition, l'eau est le principal agent. Les personnes qui se livrent le plus à cette opération sont : le marchand de vin qui additionne sa teinture de campêche, d'une assez grande quantité d'eau ; la laitière qui additionne son eau avec un peu de lait, qui peut se remplacer avec de la cervelle de cheval.

La preuve de ces additions se fait malheureusement trop rarement en police correctionnelle.

(à suivre)

CANEMBERG.

## THÉÂTRES

**Grand-Théâtre impérial.** — J'ai laissé passer les représentations données au Grand-Théâtre par M. Levassor, ex-premier comique du Palais-Royal et des Variétés, avec le concours de Mlle Teisseire, sans en dire quelques mots. Aussi bien, tout le monde à peu près connaît le talent de M. Levassor, qui a déjà fait rire trois ou quatre générations au moyen de quelques chansonnettes dans lesquelles un Anglais dit : Aoh ! yes ! genre complètement démodé aujourd'hui, et j'avoue sincèrement que je croyais cette momie complètement retirée des affaires. Du reste, M. Levassor n'a jamais été considéré comme un bon comédien, et s'il a obtenu dans son temps d'honorables succès, il les devait à trois ou quatre gestes, toujours les mêmes, et à un truc qui consistait à avoir toujours la bouche ouverte et à prononcer le fameux : Aoh ! yes ! d'une façon plus ou moins drôlatique.

Mlle Teisseire, qui secondait M. Levassor, est une à peu près nullité, comme la plupart des artistes dont les étoiles de Paris ont la rage de se faire accompagner dans leurs tournées de province, comme repoussoir peut-être ; voyez Ravel et Mlle Deschamps, Lugnet et Mlle Duverger, Déjazet et M. Tourtois, et tant d'autres.

Le succès de Mme Meillet dans l'Africaine se poursuit de jour en jour, et puisque le nom de notre éminente Falcon se trouve sous ma plume, je vais en profiter pour soumettre à la Direction quelques observations qui me sont suggérées dans son intérêt, — et celui du public aussi.

L'année dernière, pendant toute la campagne théâtrale on nous a promis la reprise de Norma. Je connais, pour ma part, nombre d'amateurs qui se faisaient d'avance un plaisir d'entendre ce chef-d'œuvre, mais la saison passa et il n'en fut plus question. Cette année, dans sa lettre adressée à M. D'Herblay, à l'occasion de ses débuts, M<sup>me</sup> Meillet disait à peu près ceci : J'espère que le public lyonnais voudra bien accueillir Valentine, Rachel, Léonore, Alice, Norma, comme il a accueilli Séliska. Nous avons bien entendu Valentine, Rachel, Léonore et Alice ; nous applaudissons Séliska, reste donc Norma, qui serait probablement pour cette chanteuse un succès égal à celui de l'Africaine. Je crois que la troupe lyrique possède les éléments suffisants pour remonter l'œuvre de Bellini, et cette reprise serait certainement plus fructueuse que Martha, annoncée par l'affiche, qui sera probablement un nouveau four à ajouter à Haydée, la Traviata, Fra-Diavolo, Galathée, Mignon, etc.

Car les opéras comiques vont cette année plus vite que les morts de la ballade : sitôt créés, sitôt morts et enterrés. Eh bien, puisqu'on a avec le grand-opéra quelques chances de faire recette et de satisfaire le public, qu'on en profite, au lieu de s'obstiner à faire écorcher par un personnel détestable, — sauf deux ou trois exceptions, — des œuvres dans lesquelles nous avons entendus Achard, Mme Vandenheuvel, et même Mlle de Maesen, ou Mlle Baretli.

Il y a quinze jours, à propos de la représentation donnée par la Société de patronage des Enfants pauvres, nous avons demandé s'il était vrai que M. D'Herblay eût exigé 300 francs pour la location de la salle du Grand-Théâtre, plus la moitié de la recette brute. Nous avouons ingénument que nous comptions un peu sur un communiqué de la Direction pour démentir cette fausse nouvelle, car il nous semblait extravagant, lorsque tous les artistes prêtaient à cette œuvre leur concours bienveillant et désintéressé, que la Direction voulût exploiter ainsi une bonne action. Il est fâcheux qu'aucune note ne soit venue s'opposer à notre allégation.

Que M. D'Herblay ait loué sa salle 300 francs, nous le comprenons à la rigueur, quoique, en somme, le Grand-Théâtre n'ouvrant pas ses portes le samedi, il ne s'ensuivait aucun dommage pour les recettes, les frais étant, bien entendu, payés par la Commission ; mais exiger en plus la moitié de la recette brute, voilà qui nous paraît exorbitant, pour ne pas dire plus ! Certes, notre directeur subventionné doit bien regretter que les concerts de bienfaisance soient si rares au Grand-Théâtre !

Nous ne savons pas au juste ce qui sera resté à ces malheureux enfants pauvres pour leur part, mais il est probable qu'ils la changeraient aisément contre celle qui a dû revenir à notre impressario. Sous le consulat de M. Raphaël Félix, il se passa pareille chose ou à peu près, mais le susdit qui n'était pas toujours bête, s'empressa, vu la modicité de la recette, d'envoyer quelques centaines de francs aux organisateurs de la fête, faisant ainsi de la générosité à bon marché. M. D'Herblay a voulu sans doute se réserver ce moyen pour grossir la somme destinée à soulager la misère. Il est si doux de faire la charité !

FRÈRE JACQUES.

## CORRESPONDANCE

Caladou. — Vous le voyez nous sommes de votre avis.

Tartuffe. — S'ils n'étaient pas si vieux, oui ; mais Gnafron prétend que ce sont de vieilles grolles ressemelées à neuf. Un seul passera, — faites du neuf.

Le comte. — Nous n'insérons pas de chansons et de plus vos vers ne sont pas irréprochables.

Franc Taupin. — Merci de votre bon souvenir ; trop de vers. — Le voyage manque d'entrain, il renferme pourtant une bonne idée et prêterait à une vigoureuse allégorie.

Un Lyonnais exilé. — Nous vous dirons comme à Tartuffe : vieilles grolles ressemelées, — faites du neuf.

J. C. — Bon nombre de nos amis ont été émus comme toi. — Le lion pris dans les filets se consumerait en fureurs impuisantes, si le renard ne lui prêtait quelquefois sa ruse.

Bel Oeil. — Flatteur : enfin j'ai accepté la cordialité de tes souhaits et dis à tous nos ennemis que la Marionnette leur fera la bouche en cœur s'ils sont bien gentils.

Paul de Miremore. — Nous recevons avec plaisir vos envois. — Si vous nous autorisez à y passer le ci-eau et la pointe nous vous prions de continuer, dans le cas contraire, M. Labaume s'entendrait avec vous, si vous vouliez bien passer à l'imprimerie.

Nérda. — Le voile laisse toujours une transparence. — Nous ne nous arrêtons pas à l'étiquette, le contenu seul nous intéresse — nous regrettons que les bêtises en question soient en général si vieilles. — Girl vous la serre.

VIENT DE PARAITRE

L'ALMANACH DE GUIGNOL

En Vente chez tous les Libraires.

Le propriétaire-directeur E.-B. LABAUME.

Lyon. — Imp. LABAUME, c. Lafayette, 5.